

N° 774

~ DIMANCHE 1^{er} OCTOBRE 1911 ~

Prix: 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE



Bureaux : 146, rue Montmartre.
PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



L'Hôte imprévu

par HABERT DE GINESTÈT

« Bas les pattes, ma colombe ! » fit le soldat en élevant le clairon au-dessus de sa tête pour le soustraire à la convoitise de la moukère, qui dans sa précipitation, venait de laisser choir son petit négillon.

N° 774. (Deuxième série.)

N° 1786 de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger... 3 fr.

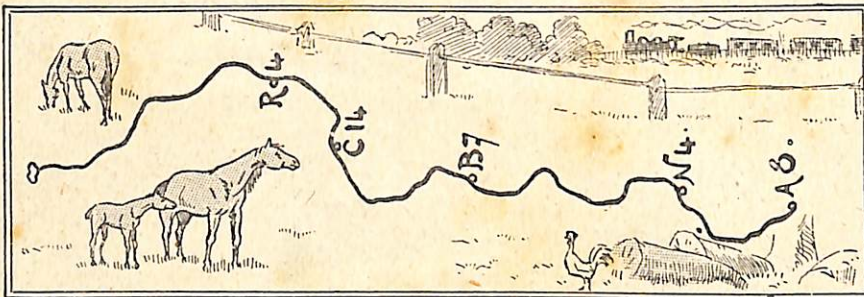
SIX MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE SEPTEMBRE

Les Voyageurs de Commerce



CINQUIÈME SÉRIE

Les cinq placiers d'une grande maison de commerce de Paris ont quitté la capitale, se rendant dans cinq directions différentes. Le dessin ci-dessus représente le tracé exact de la ligne ferrée parcourue par le dernier placier. Sachant que sur ce tracé les villes où il doit s'arrêter sont indiquées par l'initiale de leur nom suivie d'un chiffre représentant le nombre de lettres à ajouter pour former ce nom, il vous sera aisé de nous dire quelles sont les villes en question. Vous devrez en outre répondre à cette dernière QUESTION DE CLASSEMENT: Quel chiffre total d'envois nous vaudra ce concours?

MARCHE A SUIVRE

Ce concours comportait cinq séries. Les solutions de ces cinq séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 9 octobre 1911. Toute solution parvenant séparément ou passé ce délai sera considérée comme nulle. Les concurrents devront mentionner, en tête de leurs solutions, leurs noms et adresse et coller au-dessous une bande d'abonnement ou les cinq bons de concours qu'ils trouveront au bas de la dernière page des numéros 770 à 774, puis les adresser, sous enveloppe affranchie,

à M. Henri BERNARD, service des Concours du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Le palmarès et les solutions seront publiés dans le numéro du 12 novembre.

Nous prions instamment nos lecteurs de n'adresser à M. H. Bernard ni mandat ni correspondance étrangère aux concours. Nous rappelons qu'aucune rectification faite après l'envoi des solutions, ne saurait être admise.

Nos Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du Journal des Voyages. Ces tables des matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 adressés en timbres à nos bureaux.

De NOS PROCHAINS ROMANS

PRÉPARANT selon son habitude de sensationnelles nouveautés pour ouvrir brillamment la saison d'hiver, le Journal des Voyages est heureux d'annoncer à ses lecteurs qu'il commencera très prochainement la publication de trois grands récits inédits signés des trois écrivains les plus aimés de son public, des trois maîtres du roman d'aventures :

Louis BOUSSENARD
A cette occasion nous ferons paraître plusieurs numéros exceptionnels qu'illustreront de magnifiques premières pages en couleurs dues au pinceau de nos illustrateurs CONRAD, DUTRIAC et TOFANI.

Paul d'IVOY

Nous offrirons à nos nouveaux abonnés une originale prime gratuite dont nous ferons connaître sous peu l'incomparable attrait et l'exceptionnel intérêt.

Capitaine DANRT
A ces sensationnelles nouveautés viendra s'ajouter tout un choix merveilleux de captivants articles et d'attachantes variétés, de nouvelles géographiques et coloniales, de récits d'explorations de voyages et d'aventures qui continueront à faire du Journal des Voyages le magazine le plus vivant, la publication idéale de la jeunesse et de la famille.

Un CHOSE DU SOUDAN Hôte Imprévu

C'était presque au début de ma vie coloniale. J'avais été envoyé, en second, dans un poste important du pays des « Toucouleurs » sur les rives du Niger, au-dessous de Koulikoro, qui à cette époque — peu reculée, cependant, — ne se doutait pas qu'il était destiné à devenir tête de ligne de la navigation fluviale du légendaire « Djoliba ». Le poste en question était sous les ordres d'un commandant très expérimenté — vieux routier du désert, ainsi qu'il s'intitulait lui-même — et tout à fait à la hauteur de sa mission.

Sa « zone d'influence », comme on dit là-bas, s'étendait sur un certain nombre de tribus, de villages plus ou moins faciles à manier, contenir, administrer, empêcher de s'entre-battre, voler, piller, razzier, etc., la race toucouleur étant fort remuante et fort batailleuse, et toujours prête, avec ou sans prétexte, à entrer en conflit avec ses voisins : Mandingues, Bambaras, Peuls ou autres, animés d'instincts non moins belliqueux.

Pour obvier, autant que faire se pouvait, à cet état de choses, le poste de Nya... faisait, de temps à autre, ce que le commandant nommait plaisamment « des tournées de visites », où les Français, se rendant dans un certain nombre de villages, voyaient les chefs, causaient avec les indigènes, tâchaient de se rendre compte de l'état d'esprit, des besoins, écoutaient les

réclamations, calmaient les rancunes, etc., etc... Cette judicieuse manière de procéder fit grand honneur au commandant et eut certes, un excellent résultat...

Mais ne nous égarons pas dans des considérations de politique civilisatrice et abordons le récit auquel ces lignes servent de prologue explicatif.

Donc, le commandant, ayant décrété une « tournée de visites » nécessaire, désigna un petit détachement sous les ordres du lieutenant Palay, mon ancien, garçon intelligent, débrouillard et plein de décision, en qui on pouvait avoir toute confiance. J'avais demandé, et obtenu sans peine, de faire partie de la petite expédition dans le but d'activer mon initiation.

Une certaine matinée, après une marche assez pénible, nous vîmes bivouaquer à portée d'un gros village, dont le chef, M'Adingho, était un personnage d'importance, étendant son autorité sur trois ou quatre bourgades disséminées parmi bois et brousse. On dressa le campement à la hâte, se réservant de déloger, s'il y avait lieu, pour choisir un endroit plus favorable, si nous devions prolonger notre séjour.

« Car, dit Palay, j'ai déjà eu affaire à ce lascar de M'Adingho, et c'est un « bou-niol » ¹ hypocrite, retors, auquel il n'y a guère à se fier. »

Une heure plus tard, Palay prenait avec lui huit hommes, un interprète, un clairon et moi, et, laissant le campement aux soins de l'adjudant, se rendait au village. Le détachement, bien astiqué, bier signolé, bien « ficelé », fut reçu avec honneur par les notables moricauds, présidés par le chef M'Adingho, le tout accroupi sous une grande

1. Nègre, en argot colonial.

paillotte ouverte de trois côtés. Palay s'assit en tailleur en face du chef. J'imitai mon « ancien », mais à distance, pour n'avoir pas l'air de chercher à surprendre les secrets d'État. Les hommes d'escorte mirent l'arme à terre, l'interprète se tint à sa place, et le « palabre » commença.

Il est inutile de dire que tout le village était là; les hommes le plus près possible, les « moukères » plus craintives, mais non moins curieuses, un peu à distance, les enfants, insupportables comme des moustiques, se glissant, se faufilant partout. Tout cela regardant, bouche bée, yeux écarquillés. Moi qui, pour le moment, n'étais là que pour ajouter au prestige, autrement dit : une cinquième roue de carrosse, je pouvais me livrer à des observations amusantes.

C'est ainsi que je vis déboucher d'un fouillis de cases, aux toitures de paille de mil en forme de grands champignons plus ou moins penchés sur leur base, un groupe de femmes attardées, se hâtant pour avoir leur part du spectacle sensationnel. L'une d'elles, notamment, toute jeune, galopait, de ses longues pattes noires, à enjambées d'échassier, bousculant ses compagnes et ballottant insoucieusement sur son échine un marmot hurleur, dont la bouche s'ouvrait comme un four, émettant des beuglements de jeune veau.

Cette grande cavale noire devait être, — ainsi que nous l'apprîmes plus tard d'oreille, — une personne d'importance, car, lancée comme une catapulte, elle arriva hardiment jusqu'aux tirailleurs qui maintenaient les indiscrets, tandis que les autres s'arrêtaient à distance. Deux soldats croisèrent leurs fusils pour l'empêcher de passer, tandis que Parizot, notre clairon, gai Provençal, ayant toujours le mot pour rire, lui posait la main sur l'épaule et, lui désignant son négroillon braillard :

« Halte-là ! la petite mère !... Pas admis aux palabres, les gosses et leur nounou... »

Sa mimique, ingénieusement élocuente, fut comprise de la moukère, qui, fort délibérément, dénoua son pagne et laissa glisser à terre le négroillon, sans le moindre souci de savoir s'il tombait sur les pieds ou sur la tête. Puis, de ses deux mains avides, elle essaya de saisir le clairon, bien astiqué, accroché à l'épaule du soldat.

« Bas les pattes, ma colombe ! » fit-il en élevant l'instrument au-dessus de sa tête.

L'autre sautait comme une grande chèvre folle, tendant les mains vers les glands rouges, maintenus hors de sa portée.

Cependant, le négroillon, portant pour tout costume un « gris-gris », ou amulette, pendu à son cou par une mince lanière, avait, par une heureuse chance, touché terre du bon bout. Il s'était tu aussitôt et s'éloignait, cahin caha, du pas titubant des tout petits. Tandis que sa mère cabriolait autour du clairon brillant et pomponné qui excitait ses convoitises de sauvagesse, il buta et roula sur ses omoplates dodues et se mit incontinent à agiter bras et jambes, tel un gros hanneton sur le dos, tandis que les beuglements de tout à l'heure repre-

naient de plus belle. Mais ni la mère, ni personne n'en avait cure.

Ce que voyant, Parizot, impatienté, jeta lestement le cordon du clairon autour de son épaule et, repoussant la femme importune, alla ramasser le gros coléoptère, qu'il remit d'aplomb.

« Occupe-toi donc de ton moutard, sottie femelle ! » gronda-t-il.

Le gosse, sans se demander qui l'avait relevé, s'en alla philosophiquement rejoindre un tas de très jeunes négroillons, d'un âge encore trop tendre pour se préoccuper des « palabres » et des questions internationales.

Poussant gravement devant eux, telle une grosse caisse, leur ventre rebondi, suçant leur pouce édulcoré de la substance muqueuse que sécrétait leurs larges narines, ils déambulaient comme une portée de noirs marçassins vers la brousse ou le marigot, pour y prendre leurs ébats.

Nulle statistique n'est capable d'évaluer les soustractions que les crocodiles des marigots et les guépards de la brousse sont à même de faire parmi la progéniture de mères insouciantes et n'ayant, certes, que de bien vagues idées de numération.

... Mon attention, un moment amusée par cet incident, se reporta ailleurs. Puis, le palabre prit fin, remis au lendemain, et nous partîmes.

En rentrant au bivouac, l'adjudant rendit compte que le terrain était spongieux, labouré par les termites et infesté de moustiques. Comme on n'en avait pas fini avec le chef M'Adingho, il fut décidé qu'on se transporterait dans un endroit à portée, mais plus favorable.

L'adjudant s'offrit à aller à la découverte, avec deux hommes. Il revint, un certain temps après, ayant rencontré ce qu'il fallait à peu de distance.

« Un lieu de campement épatant, mon lieutenant, absolument épatant ! »

Mais tous ces préliminaires avaient pris du temps. Il était trop tard pour déménager ce soir, car la nuit approchait. On remit l'opération au lendemain, à la première heure.

Ce nouveau bivouac était en pleine forêt, mais on eût dit que la nature l'avait disposé à dessein. En un jour de furieuse « tornade » la foudre ou l'ouragan avait renversé un groupe d'arbres, géants séculaires, qui gisaient maintenant, couchés parmi les herbes folles. Leurs maîtresses branches enchevêtrées d'un côté, de l'autre leurs énormes racines, encore toutes chargées de terre et déjà regarnies de plantes parasites, formaient des chevaux de frise et des retranchements naturels, tandis que la chute de ces patriarches faisait une trouée par où le soleil et la lumière pénétraient, assainissant le sol.

Clairière bien disposée, où l'on eut vite fait d'installer le campement. Bientôt, un feu clair flamba; l'eau chanta dans la marmite, le café répandit son arôme sous la haute voûte de feuillage; le déjeuner fut vite expédié. Un moment d'accalmie y succéda.

Les hommes s'installèrent ici ou là, au

gré de leur caprice; les uns pour astiquer leurs armes, coudre un bouton ou poser une pièce; les autres, de corvée, pour rassembler du bois, enfoncer des piquets pour attacher les bourricots; cinq ou six, assis, les jambes ballantes, sur un des énormes troncs, fumaient philosophiquement leur pipe, en devisant. Palay, l'adjudant, le sergent et moi, assis sur nos cantines, nos cartes grandes ouvertes, combinions l'itinéraire et la marche des jours suivants.

Machinalement, je regardais la rangée des tirailleurs assis sur le tronc d'arbre. L'un d'eux, Parisien loquace, racontait quelque gaudriole, qui provoquait des éclats de rire. Il gesticulait, s'agitait en avant, en arrière, et, d'un élan, se mit lestement à califourchon, lorsque, soudain, il se tut au milieu d'une fusée. Je rire, se pencha, eut un brusque mouvement de recul et, bondissant vers un des faisceaux d'armes, saisit un fusil, sauta debout sur l'arbre et, pointant sa baïonnette verticalement, l'enfonça, à deux mains, d'un effort formidable...

Une tête hideuse, verdâtre, au front déprimé, aux yeux glauques, énorme comme une tête de bœuf, surgit, gueule béante, au-dessus du tronc; une vague écailleuse et métallique ondula plus bas, tandis qu'une queue, semblable à un mât, se dressait, agitée de spasmes furieux...

Nous nous précipitions tous, horrifiés. Les hommes avaient saisi leurs armes... Mais le Parisien, sa baïonnette maintenue de toute sa force, ne lâcha pas prise, malgré les secousses d'agonie du monstre cloué au sol...

Et lorsque les dernières convulsions se furent éteintes, lorsque la queue menaçante comme un bélier fut retombée sur le sol avec un bruit mat, nous pûmes contempler tout à l'aise, non sans le frisson d'horreur et de dégoût que provoquent toujours les reptiles, un boa d'une dimension prodigieuse, allongé tout contre le revers du gros tronc d'arbre, où il dormait, en digérant sans doute à loisir.

Sa gueule laissait échapper un sang noirâtre, qui fusait aussi par la plaie de l'occiput autour de l'acier brillant. Lorsque le tirailleur fut bien certain que le monstre était mort, il arracha avec grand-peine la baïonnette et l'on constata que telle avait été la vigueur du coup, que la pointe s'était faussée en perforant les vertèbres du reptile et en s'enfonçant dans le sol.

« Quel hideux compère nous avions là ! » s'écria le Parisien, en essuyant son front baigné de sueur. Je ne suis pas une petite maîtresse, mais j'avoue que le contact visqueux de cet hôte imprévu m'a donné la chair de poule... »

On l'aurait à moins.

Tandis que nous étions encore sous le coup de cette émotion, un homme de garde survint, annonçant que des « moukères » tentaient de pénétrer dans le bivouac, malgré qu'elles eussent été renvoyées plusieurs fois par les sentinelles.

L'adjudant, faisant signe à l'interprète, alla voir de quoi il retournait. La chose

n'était pas rare, ces dames noires étant en général curieuses, coquettes, gourmandes en diable, nous harcelant effrontément pour se faire donner des verroteries, des bibelots, des bouts de chiffons, des boîtes à conserves, qu'elles léchaient comme des chiens, du sel, dont elles se délectaient comme de bonbons, des miettes de biscuit, etc., etc... Cette fois, il s'agissait d'autre chose, car, après un colloque animé avec les femmes, l'adjutant appela le clairon :

« Eh ! Parizot, une visite pour toi... une moukère... »

— Moi ? Moi ? fit celui-ci, au comble de l'étonnement. Que peut me vouloir cette moricaude ?... »

C'était si insolite, en effet, en ces parages où nous venions pour la première fois, que j'approchai moi-même pour me rendre compte. Au premier coup d'œil, je reconnus une des moukères pour celle qui, hier au « palabre » cabriolait si grotesquement après le clairon du tirailleur. Ce matin, elle glapissait, gesticulait, tendait les bras et menait grand tapage. Elle se lançait, comme une panthère, vers Parizot, en un paroxysme de rage et cherchait à s'agripper à lui, tandis que l'interprète ne suffisait pas à traduire de part et d'autre.

Brusquement, le clairon, farouche, se débarrassa de la femme affolée, l'enleva à bout de bras, l'assit sans ménagements sur le sol et, rentrant dans les lignes du bivouac :

« Ah ! par exemple ! cria-t-il, hors de lui, a-t-on idée de ça ?... Voici une guenon qui vient me réclamer son négriillon, qui n'est pas rentré à la hutte !... Me prend-elle pour une nourrice chargée des gosses de la tribu ?... ou pour l'ogre du Petit Poucet ?... Interprète, chante-lui donc que je suis au régime du blanc de poulet et que mon médecin m'interdit les viandes noires... »

Sa colère tournait à la plaisanterie, maintenant qu'il voyait la femme, domptée, demeurer accroupie là où il l'avait déposée.

Ses deux compagnes étaient venues, craintivement, se blottir auprès d'elle et roulaient des yeux de caméléon ; mais elles semblaient toutes trois disposées à demeurer là, indéfiniment.

« Qu'on les surveille, dit l'adjutant au

sergent de garde, et qu'on ne les laisse pas essayer de pénétrer dans le camp. »

Alors, l'interprète expliqua que le négriillon braillard de la veille n'avait pas reparu et que la mère, dont il était, pour l'heure, l'unique rejeton, avait conclu, de la sollicitude extraordinaire du clairon, remettant le marmot sur ses pieds... qu'il l'avait enlevé...

« ... Pour en faire un rôti !... Et voilà, mon lieutenant, comme la vertu est récompensée ! Vous ramassez charitablement une de ces sales petites graines de macaque et l'on vous traite d'anthropophage... On m'y reprendra ! »

La disparition d'un ou plusieurs négriillons ne doit pas être un événement telle-

imposant cortège : l'illustre M'Adingho, entouré de ses grands dignitaires et précédé d'un « griot-féticheur » en costume de gala.

« Sauvés, mon Dieu ! » clama Palay en lançant en l'air, d'un geste gamin, son casque de liège qu'il rattrapa au vol.

Puis, correct, gourmé, il alla à l'entrée du bivouac recevoir le chef et sa cour, avec tout le cérémonial exigé par le protocole, poussant la magnanimité jusqu'à fermer les yeux sur l'intrusion des moukères de tout à l'heure, qui se faufilèrent subrepticement. On jugea de bonne politique de les mettre à même de constater *de visu* que les *toubab* (blancs) ne recélaient pas, dans leur camp, de petits noirs pour en faire des rôtis.

Avant toute chose, Palay, avec la dignité d'un appariteur, conduisit le roi et sa cour vers le lieu où gisait, allongé dans sa hideur, le monstrueux reptile. Puis, avec non moins de dignité, il l'offrit au grand chef qui, lui, ne se piqua pas de cérémonies pour l'accepter. Ce don royal ravissait maître et dignitaires, car il représentait un festin à ventre-que-veux-tu. Tous s'extasièrent sur la façon dont le serpent avait été mis à mort. Ils déclarèrent qu'on en rencontrait rarement d'une semblable dimension. Combien une telle bête dévorait de gibier ! Quels dégâts parmi les troupeaux ! Son ventre bosselé et démesurément gonflé en

faisait foi, et, gorgé de nourriture, il s'était glissé là, engourdi par ses nombreuses proies à digérer.

« Que peut-il bien avoir absorbé ? fis-je ; un bœuf, peut-être ?... »

Comme s'il eût compris ma réflexion, M'Adingho adressa quelques paroles gutturales au griot-féticheur, qui, déposant lestement ses oripeaux d'apparat, sortit de son pagne un de ces longs couteaux droits, affilés, à deux tranchants, en forme de fer de lance, qu'affectionnent les indigènes, et, après quelques passes et simagrées « rituelles », d'un seul coup sûr et adroit, fit une longue estafilade dans la peau du reptile...

Les entrailles se répandirent, nauséabondes, répugnantes. Mais le griot, insensible à ces délicatesses, fouillait déjà dans l'estomac.

Il en tira successivement : une quantité d'oiseaux, pintades indigo, faisant



L'HÔTE IMPREVU

D'un coup sec et adroit, le griot fit une longue estafilade dans la peau du boa, et dans son estomac on découvrit un jeune négriillon à peine déformé. (P. 309, col. 1.)

ment rare, en ces contrées pullulantes, qu'on en bouleverse la forme du gouvernement. Mais ce qui corsait un peu la chose en l'occurrence, c'est, selon ce que nous confia l'interprète, qu'il s'agissait de l'unique enfant de la fille préférée de M'Adingho.

« Tant pis pour eux ! »

L'émotion causée par le magistral égorgement du boa n'était pas encore calmée. On le mesurait en long et en large... et l'on commençait à se demander ce qu'on allait faire de cette énorme charogne, pas facile à manier. De deux choses l'une : ou la charrier au loin, ou décamper à nouveau. Or, on attendait M'Adingho, qui devait nous rendre notre visite de la veille ; d'autre part, notre bivouac était commode et installé... Perplexes, nous nous grattions le crâne, tout en calculant le poids probable du monstre, Palay, l'adjutant et moi, quand, du fourré, on vit sortir un

dorés, poules pharaon, etc.; plusieurs levreaux, une jeune antilope aux fines pattes brisées, un marcassin, et, enfin... horreur!... un jeune négrillon dodu, portant encore à son cou disloqué un gris-gris pendu à son cordon de cuir...

Un cri plaintif perça l'air, et la jeune moukère s'élança. Le griot, sans aucune émotion, cracha avec dédain sur le « gris-gris » qui avait manqué à tous ses devoirs de protecteur. (Évidemment, ce n'était pas lui qui l'avait fourni.) Et, élevant en l'air le pauvre petit cadavre à peine déformé, il le lança à la mère, qui le rattrapa au vol, l'enveloppa de son pagne et s'enfuit, le dos rond, suivie de ses compagnes.

M'Adingho ne sourcilla pas devant cette fin tragique de son petit-fils. Très dignement, il vint cracher sur le boa et lui donner un coup de pied. Puis il ordonna à ses chambellans de le charger sur leurs épaules et de l'emporter.

Ils se mirent cinq et ils en avaient leur charge.

On eût dit une énorme charpente.

Le « griot-féticheur » précédait le cortège avec une importance à faire croire que c'était lui le triomphateur, et j'eus l'impression que le roi M'Adingho se tenait à quatre pour ne pas en faire autant...

Mais il y avait le « palabre » et Palay n'entendait pas y surseoir. Du reste, il eut lieu dans les meilleures dispositions possibles.

Le soir, il y eut grand tam-tam au village et nous y fûmes invités. Le boa, proprement dépouillé et sa peau bourrée d'herbe, figurait sur un arbre, son horrible gueule grande ouverte.

La jeunesse cabriolait autour, tandis que, sur les feux brassants, les moukères faisaient griller des rondelles de chair du serpent.

Quelques-uns de nos hommes, le Parisien en tête, par vantardise, voulurent y goûter... Mais je les soupçonne fort d'être entrés, peu après, en conflit avec leur estomac en révolte.

Je ne jurerais pas que la jeune mère du pauvre gosse avalé eût résisté aux délices d'une tranche de l'avalé. Il me sembla bien la voir parmi les cordons bleus qui procédaient aux grillades.

HABERT DE GINESTET.

LENDEMAIN DE RÉVOLTE

Le Mexique s'apaise



La vie normale a repris son cours au Mexique, depuis que le président Por-

firio Diaz, vaincu après une interminable dictature par Francisco Madero, chef du parti révolutionnaire, s'est réfugié en Europe. Tous les amis du Mexique souhaitent ardemment qu'il traverse désormais une longue ère de paix et de prospérité, et que des générations se succèdent avant qu'il soit de nouveau le théâtre de scènes semblables à celles qui s'y sont déroulées durant les six premiers mois de cette année.

Si la révolution s'était prolongée encore quelques mois, ce beau pays aurait été mis à feu et à sang. Comme le constate *Le Mexique*, l'intéressante revue qui est devenue l'organe de la colonie française établie dans la république, la race des *guerrilleros* que l'on croyait éteinte depuis un demi-siècle a prouvé, durant ces six mois de guerre civile, qu'elle ne demandait qu'une occasion de refleurir!

Les habitants de Mexico eux-mêmes en eurent la preuve après le départ du vieux général Diaz, quand des bandes d'insurgés furent autorisées à pénétrer dans la capitale pour assister à la réception triomphale du général Madero.

Ces hommes, presque tous de pur sang indien, prouvaient par leur tenue et par leur allure qu'ils n'appartenaient pas précisément à la catégorie des révolutionnaires en chambre!

Vêtus d'une blouse indigène sur laquelle se croisaient deux cartouchières, et d'un pantalon de cuir, les pieds nus dans leurs *huaraches* (espadrilles), la tête couverte du *sombrero* de cuir bouilli, ils formaient un curieux contraste avec la multitude cosmopolite massée dans les avenues de la ville pour acclamer le chef de la révolution triomphante.

La capitale avait eu la chance de ne subir que les contre-coups de la guerre civile. Il n'en avait pas été ainsi dans le reste du territoire, où la lutte entre les troupes fédérales et les troupes révolutionnaires prit parfois un caractère acharné.

A Torreón, tandis que les soldats réguliers évacuaient leurs positions et que les soldats de la révolution s'apprêtaient à les occuper, la populace profita de l'interrègne pour se précipiter dans le quartier chinois où elle massacrait 303 personnes.

Elle dévastait quarante magasins appartenant à des Chinois, une banque, un club fréquenté par des négociants de race jaune, des restaurants, des blanchisseries, et poussait l'esprit de destruction jusqu'à saccager les jardins maraîchers cultivés par des Chinois.

Ce sanglant incident aura son lendemain, car le gouvernement du Céleste Empire s'est empressé de présenter au gouvernement mexicain la carte à payer. Il réclame 100,000 piastres par sujet chinois massacré, plus trois millions de piastres pour le pillage.

C'est la première fois, à notre connaissance, que la Chine réclame d'aussi fortes indemnités pour le massacre de ses nationaux. Et une question se pose : si le Mexique refuse de payer les cent millions de francs qui lui sont réclamés, les croiseurs chinois viendront-ils bombarder les ports mexicains?

Confucius contre Montézuma! Qui oserait prédire un pareil conflit?

CHRISTIAN BOREL.



C'est sous les arcades des villes ensoleillées que s'installent les marchands de sombreros.



LE MEXIQUE S'APaise

Dans les plantations, le travail reprend et les mules transportent l'agamiel dans des peaux de bœufs.

Dans les Mains invisibles

Par
RENÉ THÉVENIN

III

LES MAINS ONT SAISI LEUR PROIE

En entrant à l'hôpital, je trouvai le docteur Simmons dans son laboratoire, penché sur un microscope et jurant de tout son cœur.

Je m'informai aussitôt des motifs impérieux qui le faisaient sortir ainsi de son habituelle réserve.

Il me tendit la main de côté, sans retirer l'œil de l'oculaire de son instrument, et me dit :

« C'est à n'y rien comprendre. Il a tous les symptômes du paludisme, et je ne vois absolument rien. Venez donc regarder là dedans, vous. Est-ce que vous distinguez quelque chose ? »

Il me céda sa place et je m'installai à mon tour devant le microscope.

Sur la lamelle il y avait une goutte de sang. J'en reconnus aisément les globules, le plasma. Mais rien d'anormal ne s'y décelait.

« Je ne vois rien, dis-je.

— N'est-ce pas ? reprit-il. Il est impossible de trouver des hématozoaires. Et cependant, il doit en être saturé. Je lui ai pris ce sang-là au début de l'accès, on devrait en rencontrer par myriades. Et je ne peux m'être trompé sur le diagnostic. C'est une fièvre pernicieuse, bien caractérisée, avec les frissons, la peau glacée, les montées de chaleur, les pertes de connaissance de forme comateuse... Sa température dépassait 40° ce matin.

— Alors, il est très mal ?

— Je peux encore répondre de lui s'il ne survient pas d'autres complications. Mais c'est tout juste... Seulement, je n'arrive pas à comprendre... Voyons, répétez-moi exactement comment cela lui a pris. »

Je racontai, avec tous les détails dont je pus me souvenir, la scène dont nous avions été témoins la veille au soir, le retour agité de Robertson, son excitation anormale, et enfin sa chute dans nos bras, au moment où nous venions le rejoindre.

Quand j'eus terminé le docteur me demanda :

« Alors, il s'est complètement évanoui ?

— Complètement. Il était glacé, et ses pupilles étaient dilatées au maximum, tel enfin que nous vous l'avons amené ici, une heure après.

— Et vous ne savez rien de ce qu'il a pu faire, pendant tout le temps de son absence ?

— Absolument rien. Il ne nous a rien dit. Mais vous parlez de fièvre paludéenne : est-ce qu'il n'y aurait

pas un coup de chaleur aussi, dans son cas ?

— Non. Rien de cela. Vous dites que la peau était glacée. Et je n'ai remarqué ni congestion, ni symptômes d'asphyxie... C'est bien une fièvre. Seulement, il y a des particularités qui m'étonnent... »

Il revint au microscope, l'examina encore. Puis il eut un geste découragé.

« Et maintenant, demandai-je. Comment va-t-il ?

— Plutôt mieux. Mais cela ne veut rien dire. Ces sortes de fièvres n'agissent que par accès, quelquefois à plusieurs jours d'intervalle. Entre temps, l'état de santé peut paraître satisfaisant, mais il ne faut pas s'y fier.

— Il dort pour le moment ?

— Oui, je pense. Il vient d'avoir une transpiration abondante, qui lui a procuré un peu de repos. Nous pourrions aller le voir tout à l'heure. J'espère l'interroger et lui demander l'emploi de son temps. Peut-être est-ce que cela nous mettrait sur la voie... Ce qui m'étonne le plus, ce sont les crises de délire qui l'ont agité cette nuit.

— De délire ?

— Oui. Il racontait des choses extravagantes, auxquelles je n'ai pas compris un seul mot. Mais c'étaient plutôt des hallucinations véritables que du délire. Il devait voir certainement ce qu'il décrivait, et, autant que j'en ai pu juger, ce n'était pas un spectacle à faire envie qu'il avait sous les yeux... Je n'ai jamais vu un visage revêtir une telle expression de terreur. »

Je ne sais quelle bizarre association d'idées me rappela l'incompréhensible frayeur de Hanuman dans le jardin, la veille au soir. Mais j'éprouvai comme un scrupule à y faire la moindre allusion.

« Ah ! tenez, montons ! me dit brusquement le docteur. Il doit être éveillé. Nous pourrions peut-être l'interroger. »

Il passa devant moi et je le suivis à travers les corridors blancs de l'hôpital.

Robertson reposait dans son lit, la tête renversée sur l'oreiller, les yeux clos.

Ses lèvres étaient écartées un peu sur les dents serrées, entre lesquelles sifflait une respiration haletante. La pâleur du visage et les cernes des paupières s'étaient encore accentués depuis la veille. Les mains allongées sur le drap semblaient vides de sang.

Un infirmier indigène se tenait assis à son chevet.

Quand nous ouvrîmes la porte, et malgré toutes les précautions que nous ayons pu prendre, le malade s'éveilla.

Son regard nous chercha avec hésita-

tion et il fut quelques secondes avant de nous reconnaître.

Puis il murmura, d'une voix très faible : « Ah ! c'est vous ? »

— Eh bien ? demanda le docteur. Comment vous sentez-vous, maintenant ? »

Il ne répondit pas tout de suite. Il paraissait faire un effort pour comprendre les paroles qu'il entendait. Enfin, il articula, avec difficulté :

« Merci. Je me sens un peu mieux... Mais j'éprouve une faiblesse extraordinaire... Il me semble à chaque instant que je vais m'évanouir.

— Ça, c'est normal, dit Simmons. Mais, en dehors de cela, qu'éprouvez-vous ?

— Je ne sais pas... Des sensations bizarres, par tout le corps...

— Qu'appellez-vous des sensations bizarres ?

— Comment vous dire ? C'est comme si... une étreinte pesante... m'enserrait de toutes parts... on dirait... qu'on me pétrir, que l'on me malaxe toute la chair... Par moments, cela m'opprime et m'étouffe, comme si on m'écrasait la poitrine... A d'autres, je me figure qu'on m'étire et qu'on m'arrache les membres... C'est très pénible... et en même temps, — comment expliquer cela ?... — j'ai le sentiment que tout mon être a été disloqué, désagré, et que, peu à peu, il se reforme, se remet en place... Je n'arrive pas à me faire comprendre, c'est tellement particulier... Mais cela me brise... Je n'en peux plus !

Il retomba sur ses oreillers et considéra fixement la pancha immobile qui pendait au-dessus de son visage...

Je regardai le docteur, pour lui demander ce que cela signifiait. Il me fit un geste vague que je ne sus comment interpréter. Et, s'adressant de nouveau au malade :

— Où êtes-vous donc allé, vous promener hier et avant-hier, dit-il, pour nous revenir dans un état pareil ? »

Ce fut comme si l'avait galvanisé d'une décharge électrique. Robertson sursauta dans son lit, et je crois que si l'infirmier ne l'avait pas maintenu, il se serait levé. Puis, se tournant vers moi, il me demanda :

« A propos, et ma photographie ? »

J'avoue que, dans le désarroi des événements, j'avais complètement oublié de m'occuper de ce petit détail. Mais l'Américain ne me laissa pas le temps d'inventer quelque réponse qui le satisfît. Il s'écria :

« Je suis sûr que l'épreuve est restée dans le bain de fixage... Je me souviens très bien l'y avoir placée moi-même, mais je ne peux me rappeler si je l'en ai retirée. »

Je n'hésitai pas à mentir :

« Rassurez-vous, affirmai-je. Tout est bien en ordre.

— Ah ! fit-il, en se calmant subitement. N'est-ce pas que c'est un document unique, merveilleux ?

— Merveilleux ! » approuvai-je sans sourcilier.

Les Éclaireurs de France

(Boy-Scouts Français !)

Tous nos lecteurs ont suivi avec intérêt nos efforts tendant à la création en France de groupements analogues à ceux des Boy-Scouts d'Angleterre. Nous rappelons à tous ceux qui sont désireux de participer à cette œuvre nationale que nous pouvons envoyer franco contre 0 fr. 60 en timbres-poste français, adressés au directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris, la brochure du lieutenant de vaisseau BENOIR dans laquelle on trouvera toutes les indications et instructions nécessaires pour organiser et instruire des corps de jeunes éclaireurs.

Il porta la main à son front et se frotta les yeux.

« Allons, bon, murmura-t-il, qu'est-ce que j'ai encore?... C'est stupide, aussi, de m'agiter comme cela!... Dites, docteur, je... Ça ne va pas, de nouveau... Oh!... »

— Qu'est-ce qu'il y a? dit Simmons, en s'approchant de lui et en lui saisissant les poignets.

— Donnez-moi quelque chose, gémit-il. J'étouffe!... Pourquoi la pankah ne fonctionne-t-elle pas?... S'il vous plaît, de l'air, je... »

Il tomba en arrière. Une secousse nerveuse le détendit. Les dents se mirent à claquer violemment.

« Quelle heure est-il? demanda Simmons.

Je regardai ma montre :

« Neuf heures.

— Deux accès en moins de quatre heures, dit le docteur, comme se parlant à lui-même. C'est incompréhensible. Et on n'a pas le temps de les prévoir... Je lui avais donné pourtant une sacrée dose de quinine! »

Il se retourna de mon côté.

« Je vous demande pardon, mon cher, mais moins nous serons de personnes ici, et mieux cela vaudra... Au reste, que pourriez-vous faire?

— Je m'en vais, répondis-je. Mais ne puis-je vous être utile en aucune manière?

— Pas pour le moment, merci. Je vous ferai prévenir en cas de besoin. De toutes façons, revenez ce soir...

— C'est entendu! »

Et je me retirai, laissant le docteur et l'infirmier aux prises avec le malade qui se débattait convulsivement.

A la maison, je rencontrai Grish.

Il m'attendait sous la véranda, en compagnie d'Hanuman, qui, décidément, était devenu son ami.

Quand il m'aperçut, il vint à moi, l'air empressé :

« Eh bien, demanda-t-il, quelles nouvelles? »

Je lui exposai tous les faits dont j'avais été témoin. Il m'écouta avec attention, puis il dit :

« Oui, c'est bien pour cela que je ne suis pas allé avec vous. Je suis sûr que je me serais disputé avec Simmons. »

Je le regardai avec étonnement.

« Hé! bien sûr! fit-il. Il a son idée et veut absolument que la maladie qui frappe Robertson soit une fièvre, paludéenne ou je ne sais quoi. Tout ce que je pourrais lui dire n'arriverait pas à le convaincre... Il n'aime pas qu'on le contredise, entre nous, le brave docteur, et, au reste, cela se comprend... Il fait son métier, et nous, le nôtre. Seulement, il fait son métier en Européen, en Occidental, et il a beau être dans ce pays depuis de longues années, il n'a jamais voulu admettre que de ce côté-ci de la terre les choses ne se passent pas absolument comme de l'autre côté. C'est une opinion qu'il peut soutenir par les meilleurs arguments, mais, que voulez-vous, ce n'est pas la mienne. Si Simmons était un peu moins persuadé de l'infailibilité de sa science, il

chercherait, pour le moment, autre chose que des hématozoaires dans une goutte de sang, où il est, parbleu! bien sûr de ne pas en trouver un seul!

— Enfin, protestai-je, les autres symptômes sont tout de même bien caractérisés. Et que voulez-vous que ce soit ce mal? Vous ne voulez pas me faire entendre, j'espère, qu'on a jeté un sort à Robertson?

— Je ne vous parle pas de cela. Mais écoutez-moi bien : si vous continuez à soigner cet homme par la quinine, ou n'importe quelle autre de vos drogues, et selon vos méthodes habituelles, il sera mort avant huit jours, et dans des souffrances telles qu'aucun bourreau n'en saurait inventer! »

Il paraissait si convaincu que je ne pus me défendre d'un certain trouble. Mais que je reconnaissais peu le personnage sceptique et blasé que j'avais connu jusqu'alors! Décidément, il y avait, dans toute cette affaire, un mystère qui ranimait en lui la foi morte des ancêtres, et le faisait redevenir exclusivement Hindou.

Je lui demandai :

« Enfin, selon vous, que faut-il faire?

— Agir, vous et moi, me répondit-il. De quelle manière, je l'ignore encore. Mais nous n'avons qu'à nous hâter si nous voulons réussir. Le premier point, essentiel, est de savoir ce qu'a fait ce malheureux pendant le temps qu'il nous a quittés. »

Le souvenir de la photographie me revint à l'esprit.

« Nous pouvons le savoir, dis-je. L'épreuve qu'il a tirée nous renseignera peut-être. »

Nous nous rendîmes dans le laboratoire, et la première chose que nous nous constâtâmes, c'est que, au moment de sa défaillance, Robertson tenait entre ses mains le cliché et qu'il l'avait laissé tomber. Nous l'avions ensuite piétiné consciencieusement, et il n'y avait plus, sur le sol, qu'une poussière de verre. Mais l'épreuve dans la cuvette était intacte, à peine altérée par un séjour trop prolongé dans le bain. Nous l'apportâmes au jour, nous regardâmes, et je ne pus retenir un cri d'émerveillement et de stupeur.

Je ne sais comment Robertson était parvenu à opérer sans se faire voir. Sans doute, il devait s'être blotti derrière une statue, dans une corniche du sanctuaire, car la vue était légèrement plongeante, et une masse sombre, dans le coin de droite, révélait un obstacle qui avait, en partie, masqué l'objectif.

Mais je ne remarquai pas d'abord ce détail. Je ne vis que la danseuse, dont il avait, à jamais, fixé sur ce papier l'attitude splendide, une danseuse qui ressemblait plus à une déesse qu'à une mortelle, et qui, dressée comme une grande fleur magique, tendait ses bras ruisselants de pierreries vers une effroyable idole tricéphale, qui se courbait jusqu'à elle, comme si ses larges yeux et son cruel sourire l'eussent irrésistiblement attirée.

Tout autour, des formes confuses étaient groupées dans l'ombre où on les distinguait

à peine. Et, seule, la bayadère se détachait, dans une inexplicable clarté qui tombait on ne sait d'où, et qui, jusque sur cette feuille de gélatine métallisée, semblait phosphorer et resplendir.

Je ne pouvais détacher mon regard de l'épreuve. Mais l'Hindou me la retira des mains et il me dit, avec une émotion singulière :

« Il n'est pas bon d'avoir vu cela... C'est évidemment un crime. Laissez cette chose. Ne la regardez plus; ce n'est pas fait pour des yeux profanes... Mais nous savons maintenant où il est allé... Et, si vous voulez qu'il vive, c'est là qu'il nous faut aller, à notre tour!

(A suivre.)

RENÉ THÉVENIN.

Aux Pays des Rapides



LA NAVIGATION dans le Haut-Tonkin et au Yunnan

DANS le Haut-Tonkin la navigation est particulièrement pénible, car on n'y trouve que des torrents tantôt sans eau, tantôt terribles, lorsque la période des crues s'est fait sentir. Cependant les indigènes, faute d'autres moyens pratiques de locomotion, s'ingénient à se servir de ces voies partiellement navigables et sont arrivés à faire de véritables tours de force. Leurs jonques, plutôt pirogues que jonques, car elles ne ressemblent en rien à celles que l'on a coutume de voir sur les côtes d'Annam ou de Chine, ont une forme spéciale et sont faites pour naviguer aisément au milieu des rapides. L'avant est relevé au-dessus de l'eau, et l'arrière également. Dans le Haut-Tonkin, l'arrière des pirogues est même plus élevé que l'avant et se termine par deux pointes auxquelles est accroché un panier à claire-voie renfermant des poulets; ce sont les poulets destinés à être sacrifiés aux génies des fleuves lorsque la barque se met en route. Chaque pirogue, large d'environ un mètre cinquante, est recouverte d'un toit en paillettes et est munie d'un gouvernail dont la barre passe entre les jambes du pilote. Au fond de la barque, un plancher en bambou, sur ce plancher on installe les caisses et sur les caisses on fait son lit. Les pirogues sont munies d'une voile généralement carrée, selon l'usage chinois, et d'un gouvernail à l'avant qui sert à éviter les roches dans les rapides.

C'est ainsi qu'on remontait autrefois, avant l'établissement du chemin de fer, la rivière rouge de Laokay à Manhao; on peut voir deux spécimens de jonques dans le petit dessin en rond au milieu des autres, sur nos gravures. J'ai remonté moi-même de cette manière, et, fort heureusement, ayant le vent favorable, je n'ai mis que trois jours; mais on en mettait quelquefois quinze, et aux hautes eaux il arrivait qu'on restait un mois en route, on atteignait ainsi le port de Manhao. Cette ville ou plutôt ce village infect et misérable était le premier port chinois qu'on atteignait alors, et il est actuellement tout à fait abandonné par suite de l'établissement du chemin de fer de Lao-Kay à Yunnan-fou.

Quand les fleuves, aux hautes eaux, présentent une certaine longueur et en même temps une profondeur assez sérieuse, on les passe en bac,



Un passeur sur la Pasaho.

c'est ce que représente notre gravure, donnant une idée du passage en bac sur la Pasaho. Dans ces pays, il n'y a pas, en effet, de pont sur les fleuves; ils seraient emportés rapidement par les crues qui se manifestent souvent par un changement de niveau de 80 mètres en vingt-quatre heures; on se sert donc du bac; ce sont de grandes barques à fond plat; j'en ai fait l'expérience sur le fleuve Rouge à Yuen-Kiang; on passe d'abord les chevaux et les bagages pendant que les passagers attendent sur la rive; puis une fois bêtes et bagages passés, on prend les hommes. Le passage d'une caravane dure facilement trois heures, car

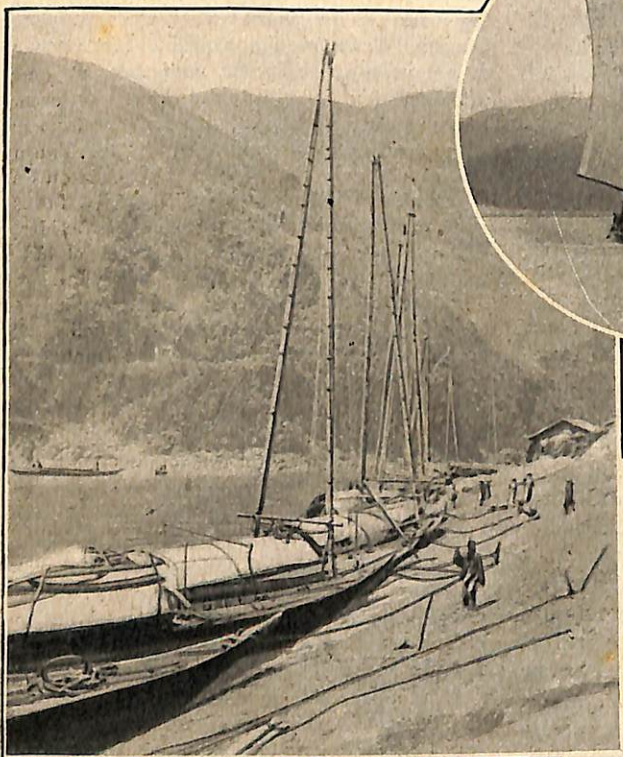
de transport pour leur trafic et leurs eaux sont sillonnées de nombreuses jonques se dirigeant des points environnants vers le port central de Yunnan-sen ou *vice versa*. Ici les jonques sont de simples bateaux de rivière tels qu'on en voit sur les fleuves navigables de la Chine centrale, le Yang-tseu-Kiang et le Hoang-ho; elles sont longues, larges et confortables, car elles n'ont à craindre aucune tempête; le lac est bien quelquefois agité, mais les barques peuvent toujours trouver un abri sur ses bords.



Jonque à voile rectangulaire sur le lac de Yunnan-fou.

L'animation du port de Yunnan-sen est très grande les jours de marché, soit une fois par semaine, et ces jours-là, une vraie flottille est rassemblée dans l'élégante crique qui peut contenir un millier de jonques. Tous les produits du pays y convergent et la foule vient y faire ses achats. La navigation sur les lacs est, d'ailleurs, la seule navigation importante au Yunnan, car cette province n'a pas de voies fluviales navigables; ce ne sont que montagnes élevées entrecoupées le dans le Haut-Tonkin à la rivière Rouge et à la rivière Noire, et leurs affluents. Pendant leur traversée de la province ces rivières ne sont que des torrents souvent dangereux et ne sont pour l'habitant d'aucune utilité pratique.

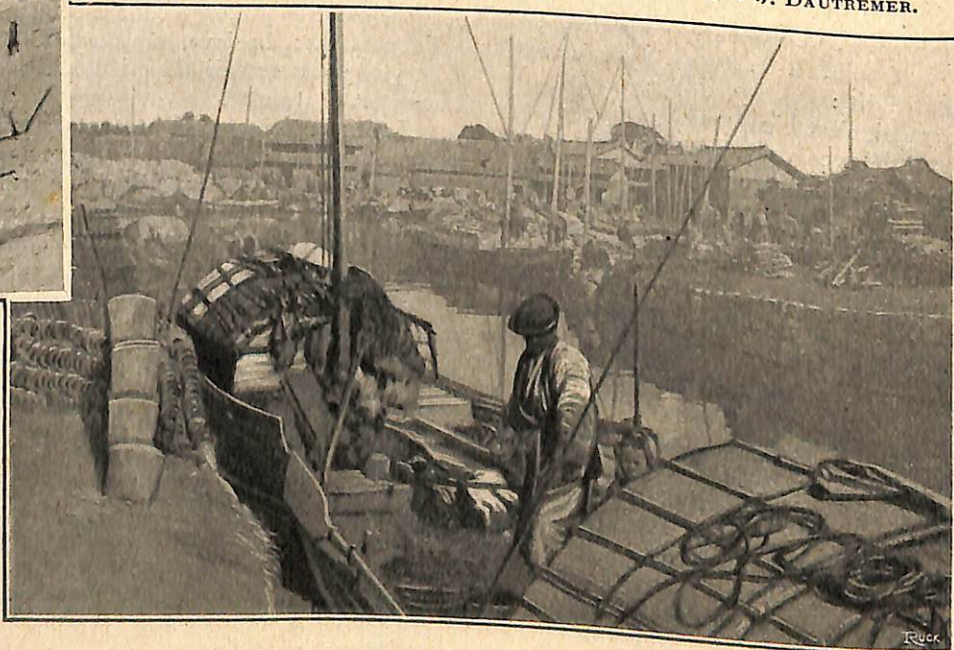
J. DAUTREMER.



Jonque à Manbao sur le fleuve Rouge.

il faut aller avec énormément de précautions; tout ce qui tombe à l'eau est perdu, et on ne peut rien tenter pour repêcher un individu qui y serait tombé

Les autres photographies représentent la navigation au Yunnan et le port de Yunnan-sen. Ici nous sommes sur des eaux tranquilles, car il s'agit seulement de lacs. La ville de Yunnan-sen, en effet, se trouve à proximité de deux lacs, dont l'un, le Tien-hai est considérable. Nous sommes ici à 1,900 mètres d'altitude, et ces lacs peuvent être comparés aux lacs de Suisse et des Vosges. Les habitants qui vivent sur leurs bords les emploient comme voie



LA NAVIGATION DANS LE HAUT-TONKIN ET AU YUNNAN
Port de Yunnan-sen, à 1,900 mètres d'altitude.



LE DÉNOUEMENT IMPRÉVU D'UNE CHASSE AU JAGUAR

Au détour d'un hallier, le docteur entendit un souffle rauque et demeura immobile, pétrifié, face à face avec un jaguar... Le fauve ne bougeait plus, sa lourde queue battait l'air d'un balancement alternatif, il tenait une proie sous sa griffe.

Un Sauveteur involontaire

Le Dénouement imprévu d'une Chasse au jaguar

Il est quelquefois bon d'avoir des ennemis, car en voulant vous nuire, ils peuvent aussi bien vous rendre service.

C'est du moins ce que semblerait prouver cette aventure arrivée dernièrement à un correspondant du *Journal des Voyages*, le Dr Felipe Llano, aventure qui faillit tourner au tragique et dans laquelle le docteur ne dut la vie qu'à la fourberie d'un de ses serviteurs.

Notre correspondant est propriétaire au Brésil de vastes haciendas qu'il exploite en plein cœur de la forêt. C'est là son occupation principale, mais comme il prétend, à juste titre, qu'il n'est pas de si petits profits dont on ne puisse, en les accumulant, tirer de gros bénéfices, il emploie ses courts loisirs à cent petits métiers divers, entre autres, à récolter des fleurs rares, des papillons inconnus, des oiseaux-mouches extraordinaires. Et à la fin de l'année, cela s'ajoute au reste et constitue un très appréciable gain.

La chasse aux oiseaux-mouches, notamment, était il y a quelques années surtout fort lucrative. Depuis la mode des chapeaux gigantesques que nous voyons actuellement, ce commerce a sensiblement diminué, et l'on comprend pourquoi, car on se représente mal ces oiseaux minuscules perdus sur les formes géantes des modernes coiffures féminines !

Toujours est-il que la chasse aux oiseaux-mouches continue, et qu'ils ont toujours une certaine valeur sur le marché.

Cette chasse se fait de plusieurs manières : ou bien on prend les victimes au filet, ce qui a l'avantage de ne pas souiller de sang leur parure, mais brise parfois et froisse leurs plumes, ou bien on les tue à la sarbacane ou au fusil, méthode qui pêche par les défauts contraires.

Lorsqu'on se sert du fusil, on remplace la charge de plomb de la cartouche par une charge de sable très fin qui ne pénètre même pas dans les chairs de l'oiseau, mais l'étourdit simplement et le jette à terre, en l'endommageant par conséquent le moins possible.

Or, c'est au cours d'une de ces chasses que se place l'aventure arrivée à notre correspondant.

Dans ces occasions le docteur ne s'éloigne jamais beaucoup des habitations et ne prend, de ce fait, aucune précaution en vue des mauvaises rencontres qu'il pourrait faire dans la forêt.

Lui-même n'est armé que d'un fusil de petit calibre, et ses serviteurs, lorsqu'il se faisait accompagner, n'ont jamais autre chose en main que des sarbacanes, ou même des bâtons.

Du reste, il n'y a rien à craindre. La contrée est sûre et, à l'heure où l'on rencontre les papillons et les oiseaux-mouches, les fauves dorment bien loin, là-bas, tout au fond de leurs tanières.

M. Felipe Llano allait donc ce jour-là sans s'inquiéter de rien, sinon de sa maladresse inexplicable.

En effet, habituellement habile tireur, il n'arrivait à abattre aucune pièce, ou, du moins, après avoir tiré plus de vingt cartouches, il n'avait retrouvé le corps d'aucune de ses victimes et cela le remplissait d'étonnement.

Il allait toujours cependant, de plus en plus acharné à mesure que le sort semblait se jouer de lui, lorsque tout à coup, au détour d'un hallier, il vit bondir une sorte d'ombre rousse, entendit un souffle rauque, un grondement sourd, et pemeura soudain immobile, pétrifié, face à face

avec un jaguar ! Le fauve ne bougeait plus, ses flancs seulement palpaient. Sa lourde queue fouettait l'air d'un balancement alternatif. Il tenait sous sa grille une proie.

Que faisait là ce félin ? Pourquoi était-il sorti en plein jour ? Pourquoi ne fuyait-il pas comme tous ses semblables, devant le chasseur ?

Le Dr Llano ne se posa aucune de ces questions ; il se dit seulement que le fauve irrité et rendu féroce par une cause quelconque s'apprêtait visiblement à bondir sur lui ; qu'il avait lui-même pour toute défense un fusil chargé de sable ; qu'il était inutile de fuir, parce qu'en deux bonds, la bête serait sur son dos, et que, s'il restait là, c'était la mort certaine...

Le chasseur aurait pu faire encore quelques remarques. Mais le fauve ne lui en laissa pas le temps. Il s'élança, se jeta sur l'homme...

Instinctivement celui-ci tendit en avant son arme impuissante, déchargea les deux coups, s'arc-bouta pour recevoir le choc, s'attendit à être broyé par les dents furieuses, déchiré par les griffes aiguës...

Et au lieu de cela, il vit le jaguar faire un bond de côté, tourner sur lui-même, bondir encore, puis retomber raide-mort !

La première émotion passée, ne comprenant pas encore par quel miracle il était vivant, le docteur s'approcha de sa victime, la considéra avec stupeur ; elle avait le crâne percé de trous où l'on eût presque pu entrer le doigt.

On ne connut la vérité que le lendemain, à la suite de minutieuses enquêtes.

Le Dr Llano avait à son service un domestique nègre dont un des plaisirs les plus savoureux était d'exécuter tout de travers les ordres qu'on lui donnait. Il vous apportait vos bottes quand on lui demandait de l'eau, ou vous réveillait à grand bruit quand on lui avait recommandé de vous bien laisser dormir. Le docteur avait tout essayé pour le corriger de sa manie et s'était décidé enfin à le menacer, s'il recommençait, d'un congé définitif.

Sur quoi le compère était resté quelque temps tranquille, puis n'avait pu résister à l'idée de faire une excellente farce ce jour-là, en remplaçant les cartouches à sable par de doubles charges de chevrotines, et il avait ri tout seul toute la matinée en songeant au bon tour qu'il avait joué.

Le lendemain, lorsque son maître lui eut fait avouer la vérité, il fut obligé de se reconnaître coupable et s'apprêta à entendre tout un chapelet de remontrances avant de recevoir l'ordre de préparer son paquet et de déguerpir au plus vite...

Mais il n'a pu encore comprendre et ne comprendra sans doute jamais pourquoi, après un silence pesant, son maître, relevant tout à coup la tête, lui dit :

« A partir d'aujourd'hui, je te prends à mon service particulier, et je triple tes appointements ! »

LUCIEN ZÉVORE.

DANS L'ENFER DE LA GUYANE

L'Évasion du Citoyen Prieur

CHAPITRE II

Héroïsme filial. (Suite.)

Par

GEORGES LE FAURE

UN flot de sang empourpra la face de l'officier, qui, sur le premier moment, fut tenté de se révolter contre un congé aussi grossièrement signifié.

La pensée de ces chers qui dépendaient de lui l'assagit, il salua respectueusement M^{lle} Prieur et, tournant les talons, sortit de la pièce.

Quand il fut seul avec la jeune fille, Ferret lui désigna un siège, avertissant d'une voix radoucie :

« Ne prenez pas en mauvaise part les doutes que, par mes fonctions mêmes, je suis contraint d'avoir. Votre parenté avec le citoyen Prieur doit vous rendre suspecte aux yeux du secrétaire général du commissaire civil de la colonie.

« Mais ce n'est point dire que l'homme, en moi, ne soit point ému de votre infortune et plein d'admiration pour votre courage.

— Alors, citoyen, puis-je espérer ?

— Avant toutes choses, déclara Ferret, il faut être convaincue que je vous veux du bien et que tout ce que l'homme pourra faire pour adoucir les rigueurs du fonctionnaire sera fait.

« Ensuite, il faut vous armer de patience ; car du moment que vous n'avez aucune pièce justifiant de votre identité, notre devoir est de nous les procurer, et pour cela nous n'avons aucun autre moyen que d'écrire au gouvernement de la métropole.

— Mais cela va représenter des mois ! s'exclama la jeune fille épouvantée.

— Vous nous affirmez être la fille du citoyen Prieur ; rien ne nous le prouve.

— Mettez-moi en sa présence.

— Voilà qui est interdit par le règlement ; seuls les membres de la famille des déportés peuvent être autorisés à communiquer avec eux ; avant donc que nous puissions vous autoriser à communiquer avec lui, il faut que nous ayons les preuves des liens que vous unissent à lui.

— Des mois ! Mais, citoyen, songez que dans l'état de dépression morale, d'abattement physique où se trouve mon malheureux père, les pires catastrophes sont à redouter.

« J'ai bravé les périls d'une traversée longue et pénible pour lui apporter le réconfort de ma tendresse et, dans mes baises, un peu du souvenir de la patrie.

« Mais qui peut prévoir ce que le désespoir, la maladie vont faire de lui pendant les semaines et les semaines qui s'écouleront avant que les renseignements que vous exigez vous soient parvenus.

« Voyons, citoyen, il est impossible que vous soyez aussi impitoyable et que vous souhaitiez la mort, la mort affreuse et désespérée d'un vieillard incapable de faire du mal à quiconque, fût-ce même à ses ennemis. »

Elle tendait les mains, suppliante, infini-

ment touchante et jolie. Ferret l'avait écoutée parler sans un geste, sans un balbutiement des lèvres, songeant à la lettre que lui avait envoyée son oncle et se demandant s'il ne serait pas lui-même un bien grand imbécile de favoriser les plans du conventionnel.

La citoyenne Hélène Prieur méritait en effet qu'on fit, pour se l'unir par d'indissolubles liens, de bien grandes gredineries et le secrétaire général y était prêt, mais non au profit d'un autre; c'était pour son compte qu'il songeait à travailler.

Tirer les marrons du feu, comme un vulgaire Raton?

Ça, jamais!

Il entendait jouer, dans cette aventure, le rôle de Bertrand, avec cette différence qu'il serait le propre bénéficiaire de ses manœuvres.

Ravissante et riche, la citoyenne Prieur était un véritable morceau de roi. Et qu'était-il lui-même, sinon une parcelle de cette royauté républicaine, nommée Directoire?

Donc, durant que la jeune fille le suppliait d'une voix tremblante, attachant sur lui ses grands yeux dont les prunelles s'embrumaient de la buée humide des larmes, à grand-peine contenues, le secrétaire songeait aux moyens les plus propres à s'assurer une proie si désirable.

Il fallait qu'avant peu cette splendide créature s'appelât la citoyenne Ferret.

D'une voix apitoyée, il répondit :

« Citoyenne, vous pouvez compter sur moi pour faire l'impossible afin d'arriver à une solution rapide de la situation.

« Je verrai, dès son retour, le citoyen commissaire civil. Il est actuellement en tournée d'inspection, et nul doute que je n'arrive à l'intéresser à votre sort.

— Mais, mon père, citoyen, mon père, ne pourrai-je le voir?

— Hélas! je vous le répète, les règlements s'y opposent, et nous avons reçu à son sujet des instructions sévères que, sans risquer une révocation immédiate, nous ne pouvons transgresser.

— Puisque je vous affirme, sous la foi du serment, que j'ai l'autorisation de le voir, d'habiter avec lui.

— Serment admirable de fille dévouée et qui ne peut avoir de valeur aux yeux de l'administration.

— Ah! s'écria la jeune fille, vous êtes impitoyable!

— Point. Je compatis de tout mon cœur à votre douleur et je vous promets de chercher un moyen de vous donner satisfaction, dans certaines mesures, sans vous imposer des attermoissements cruels.

« Mais il faut m'y laisser songer et surtout garder sur ce que je viens de vous dire le secret le plus absolu.

« A vous aider, je risque ma situation; et ma complicité, si elle était devinée, pourrait même avoir, pour votre père, les plus redoutables conséquences.

« Donc, pour l'instant, vous allez faire choix d'un gîte où vous puissiez vous reposer de vos fatigues et de vos angoisses, jus-

qu'à ce que j'aie pu arriver à vous réunir à celui que vous êtes venue retrouver.

— Ah! citoyen! s'exclama Hélène en lui saisissant les mains dans un grand élan, faites cela et ma reconnaissance vous sera acquise à tout jamais. »

Elle s'était jetée à genoux; il la releva doucement, appuya avec un respect amical ses lèvres sur les poignets frêles et délicats de sa victime et la fit s'asseoir.

« Voyons, fit-il en paraissant réfléchir, vous êtes, bien entendu, dénuée de tout, puisque vous avez tout perdu dans ce naufrage. Et cependant, il faut que vous viviez. »

Il était allé, tout en parlant, chercher un dossier et le parcourait d'un œil attentif; soudain son visage soucieux s'éclaira et il ajouta :

« Eh mais! voici qui est pour le mieux. Quand le citoyen Prieur est arrivé, il était porteur d'une certaine somme que l'administration a dû conserver par devers elle, par crainte qu'imitant l'exemple de l'exécrable Pichegru, il ne s'en servît pour s'évader.

« Je ne pense pas qu'il y ait difficulté à vous appliquer l'usage de tout ou partie de cette somme; et dans ces conditions voici ce que vous allez faire : je m'en vais vous donner l'adresse d'une auberge convenable où vous pourrez vous installer provisoirement jusqu'à ce que soit solutionnée cette affaire et l'administration répondra, sur la somme qu'elle a en mains, de vos dépenses.

Conformément à cet accord, Hélène se trouvait depuis environ trois semaines la locataire d'une modeste chambre située au rez-de-chaussée d'une hôtellerie de piètre apparence ayant pour enseigne *Aux deux races amies*.

Un peintre primitif avait représenté, s'embrassant, un blanc et un noir, allégorie touchante à l'émancipation des nègres prononcée par un récent décret de la Constituante.

La jeune fille passait son temps, assise à sa fenêtre ouverte, les regards errants sur la végétation luxuriante du petit jardin taillé dans la forêt qui s'enfonçait à perte de vue dans la profondeur du pays.

Du patron de l'hôtellerie, elle avait appris que c'était par delà ces masses sombres et mystérieuses de verdure que se trouvait exilé celui qu'elle était venue retrouver à travers mille périls; et sur les ailes multicolores des oiseaux des tropiques son âme s'envolait vers le pauvre martyr qu'elle eût voulu pouvoir serrer dans ses bras.

Il ne se passait guère de jours qu'elle ne vît le citoyen Ferret; soit qu'il la vînt voir pour s'inquiéter de sa santé ou lui apporter quelque détail nouveau sur la marche de son affaire, soit qu'elle l'allât trouver au palais du gouvernement pour tenter de voir le citoyen commissaire, toujours invincible.

Pour tenter d'accélérer les choses, Ferret avait consenti à faire passer par la voie hollandaise, au moyen d'un courrier envoyé

tout exprès, une supplique adressée par Hélène au Directoire, à l'effet d'obtenir confirmation officielle de l'autorisation à elle donnée de voir son père.

En outre, le secrétaire s'était engagé à faire tenir secrètement au citoyen Prieur, et à intervalles réguliers, de courts billets de sa fille, lui annonçant son arrivée dans la colonie et lui faisant entrevoir leur réunion prochaine.

Le condamné devait puiser dans ces billets le réconfort indispensable au maintien d'une santé fort ébranlée par les fatigues physiques et les souffrances morales.

Malheureusement, il lui était impossible, vu la voie mystérieuse employée pour lui faire tenir la correspondance de sa fille, de répondre par le même chemin.

Force était donc à Hélène de se contenter de cette satisfaction platonique et d'espérer que, grâce à elle, son père conservait l'espoir de jours meilleurs.

Mais on imagine si les journées devaient lui sembler longues et les semaines interminables.

Cependant, au fur et à mesure que se rapprochait l'époque à laquelle il était logiquement possible d'attendre un courrier de France, le visage de la jeune fille s'assombrissait et il semblait qu'au lieu de l'espoir permis, c'était l'inquiétude qui l'envahissait toute.

Le citoyen Ferret n'était pas sans constater ce changement anormal et avec sollicitude s'en inquiétait.

Mais elle avait toujours la même réponse aux lèvres :

« Il me tarde d'embrasser mon père; son silence m'inquiète. Je sais bien que vous me dites qu'il ne peut me faire tenir de ses nouvelles, et cependant il me semble que, moi, si j'étais à sa place, je trouverais le moyen d'envoyer un mot, rien qu'un seul mot, en dépit de la surveillance dont je serais l'objet. »

Ce à quoi Ferret, hochant la tête, répondait :

« Les précautions sont si strictement prises qu'il est matériellement impossible au citoyen Prieur de communiquer avec le dehors; donc, prenez patience. »

Un soir que l'infortunée, assise à sa fenêtre, berçait sa douleur au murmure mystérieux et confus qui lui arrivait de la profondeur de la forêt vierge, il lui sembla tout à coup que les feuilles d'un bananier géant qui se dressait sur la bordure du jardinet s'écartaient avec précaution.

Elle ne se trompait pas; bientôt elle distingua parfaitement, au milieu de l'ombre, une silhouette humaine qui surgissait du fourré et, insensiblement, se rapprochait de l'habitation.

« Silence, fit-on à voix basse, demeurez en paix et écoutez-moi. »

CHAPITRE III

Un ami se révèle; un ennemi est démasqué.

Surprise, elle s'immobilisa, ayant le pressentiment que quelque chose de grave

allait se passer; mais elle ne put cependant retenir une exclamation étouffée en reconnaissant, dès qu'il se fut approché de la fenêtre, le jeune officier qui l'avait ramenée à Cayenne deux mois auparavant et qu'elle avait à différentes reprises croisé, soit dans les rues de la ville, soit dans les couloirs du palais.

À peine si ces rares et discrètes paroles avaient été échangées entre eux, la discrétion de l'officier respectant la douleur de la jeune fille.

« Citoyenne, dit-il en demeurant embusqué dans l'ombre que le mur de l'hôtellerie projetait sur le sol, c'est un ami qui vient vous trouver, un ami qu'ont ému jusqu'au plus profond de lui-même et votre courage et votre malheur.

« Eh bien, citoyenne, cet ami vient vous trouver pour vous dire ceci : « On vous trompe ! Vous êtes le jouet d'un misérable qui abuse de votre jeunesse, de votre naïveté, de votre désespoir.

— Monsieur... bégaya-t-elle anéantie.

— J'ignore à quel mobile obéit le citoyen Ferret, mais il vous ment odieusement.

« Votre lettre au Directoire n'a pas été expédiée et le citoyen Prieur n'a reçu aucun des billets que vous lui avez envoyés.

— Est-ce possible ? Comment savez-vous ?

— En ce qui concerne votre lettre au Directoire, c'est un nègre attaché à la personne du citoyen Ferret qui m'a affirmé avoir vu celui-ci la jeter au feu, dès que vous la lui avez remise.

— Le misérable !

— Émû de pitié, ce nègre, qui connaît mes sentiments vrais, n'a pu résister, après des semaines de lutte contre lui-même, au besoin de vous mettre en garde contre les agissements dont vous êtes victime.

« Quant à votre père, je l'ai vu.

— Vous !

— Oui, au cours d'une tournée d'inspection comme j'en fais chaque mois à travers les camps de déportation; comme l'attitude de Ferret à votre égard me semblait suspecte, j'ai interrogé habilement votre père et j'ai acquis la certitude qu'il ignore votre présence ici.

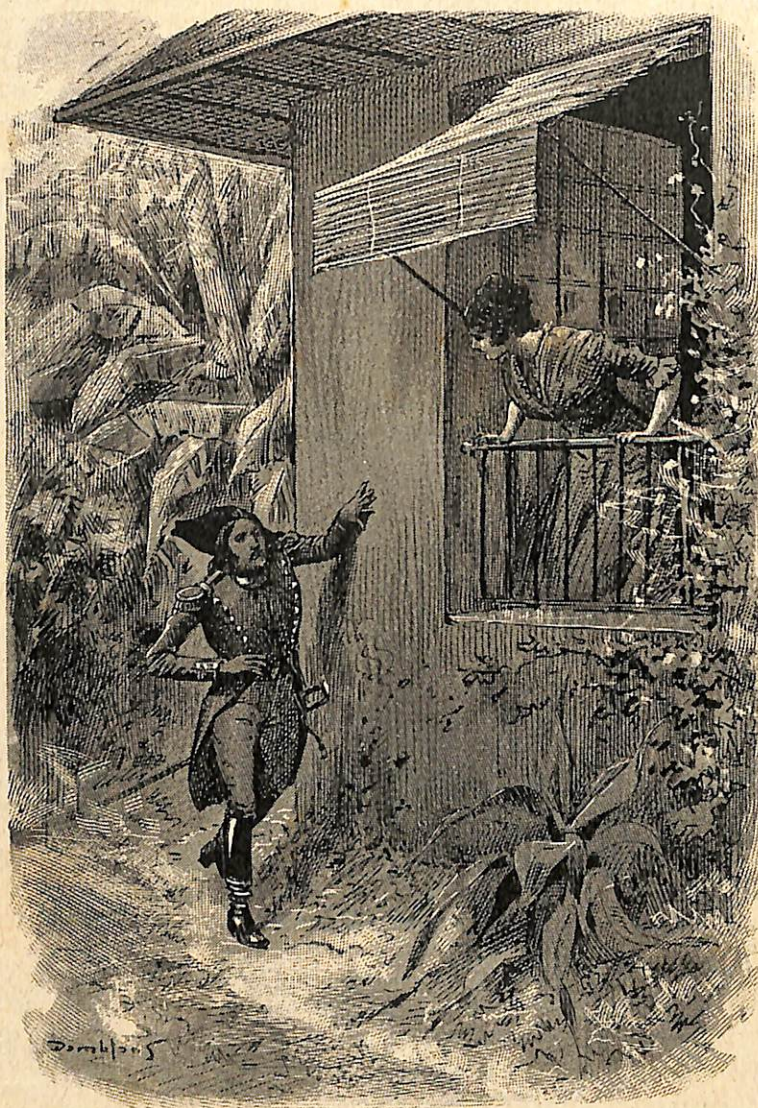
— Vous ne lui avez rien dit ?

— A quoi bon ? Cela n'eût servi qu'à accroître son chagrin et peut-être aussi à lui inspirer des projets désespérés de fuite, inutiles, hélas ! et mortels.

« Mais pourquoi cette duplicité ? cette comédie infâme ? demanda la jeune fille.

— Pourquoi ? Ah ! voilà ce que j'ai cherché à deviner, mademoiselle, répondit le jeune homme; car, sans vous connaître, j'avais pour vos malheurs une grande pitié en même temps qu'une vive admiration pour votre courage. Je n'ai rien pu découvrir; mais sans doute doit-il agir conformément à des instructions qui lui auront été envoyées de Paris.

— De Paris ? Mais qui aurait intérêt à s'acharner ainsi contre mon malheureux père ? gémit Hélène.



L'ÉVASION DU CITOYEN PRIEUR

« Citoyenne, c'est un ami qui vient vous trouver. » (P. 316, col. 1.)

— Les passions politiques sont les plus implacables de toutes.

— Mon père n'est plus rien, plus rien qu'un cadavre vivant, qui ne peut inspirer que de la compassion.

— Sait-on jamais ! En tous cas, tenez pour certain que le citoyen Ferret, en agissant ainsi, poursuit un but. Ce but, par la suite, vous le découvrirez. A ce moment-là, si vous avez besoin d'un concours dévoué pour vous aider à vous défendre, mademoiselle, je tiens à vous assurer que le mien vous est tout acquis.

— Croyez à toute ma gratitude, gémit la malheureuse.

— J'ai laissé à Paris une sœur qui a votre

âge, mademoiselle, et que j'aime profondément; c'est l'affection que j'ai pour elle qui m'encourage à vous parler de la sorte; maintenant que vous vous savez un ami, dévoué corps et âme, que désirez-vous ? Parlez et tout ce qu'il sera humainement possible de faire sera fait. »

Les mains de la citoyenne Prieur se tendirent vers Dubreuil qui les étreignit chaleureusement.

En ce moment, un heurt léger retentit à la porte du logement; vivement, les mains des deux jeunes gens se dénouèrent, l'officier plongea avec prestesse dans l'obscurité qui enveloppait le jardinet, tandis que d'une voix étouffée il chuchotait :

« Que rien ne trahisse notre accord; tout serait perdu. »

Et par prudence, il demeura là, immobile, dissimulé dans le feuillage d'un bananier, retenant son souffle.

Hélène, avec une force de volonté peu commune, avait presque aussitôt reconquis son sang-froid et était allée ouvrir.

Grande fut sa stupeur en reconnaissant Ferret.

« Vous ! citoyen ! s'exclama-t-elle, à une pareille heure, chez moi !

— Je me rends compte, tout comme vous, de l'étrangeté de ma démarche, citoyenne, » répondit-il en franchissant d'autorité le seuil de la pièce, dans laquelle cependant elle ne l'avait pas autorisé à entrer.

Ayant refermé la porte derrière lui, il poursuivit :

« Malheureusement, les circonstances ne nous laissent pas toujours le choix sur ce qu'il convient ou ne convient pas de faire; un mot adressé au citoyen commissaire par l'hôtelier et heureusement tombé entre mes mains avant qu'il ne fût parvenu au destinataire, m'a fait accourir ici sans tarder.

« Les circonstances sont graves et exigent qu'un parti soit pris par vous, pour ainsi dire immédiatement. »

Ces mots prononcés d'une voix émue, le secrétaire s'assit; la jeune fille restée muette le regardait, terriblement tentée de lui cracher au visage son dégoût et sa haine.

Mais la recommandation de l'officier lui tintait heureusement aux oreilles : il importait avant tout de connaître le plan de cet homme, pour pouvoir travailler utilement à le déjouer. La moindre imprudence pouvait tout compromettre et perdre irrémédiablement son père.

(A suivre.)

GEORGES LE FAURE.

~ Chez les Fils du Prophète

Les Pèlerins et retour de la Mecque

Chaque pays musulman envoie, au début du printemps, de nombreuses caravanes de pèlerins à la Caabah de La Mecque. Mais, comme le printemps vient à des époques diverses selon que les régions mahométanes avoisinent le tropique du Cancer ou le tropique du Capricorne, il y a, presque toute l'année, des pèlerins au temple qui vit Mahomet en prières.

Les fils du Prophète forment, autour de la Caabah, une foule bariolée, où éclatent parfois des disputes et des bagarres. Ainsi les mahométans d'Égypte, que nos gravures nous représentant revenant de La Mecque, n'appartiennent pas à la même secte que les Turcs. Les Égyptiens sont des Fatimites, ils reconnaissent pour successeur légitime de Mahomet le khalife Ali, fils de Fatima, qui était fille du Prophète. Les Persans appartiennent à la même secte que les Égyptiens. Les uns et les autres

lettres d'or sur des toiles précieuses, et ces toiles étaient suspendues dans la Caabah. C'est ainsi que l'on peut admirer encore sept poèmes du fameux Antar

A l'époque d'Antar, la Caabah était peuplée de trois cent soixante idoles de toutes sortes. On y trouvait la gazelle, le chameau, le cheval, et divers animaux statufiés, et, au milieu de



La tête du cortège dans les rues du Caire.



Au centre du défilé les chameaux portent toutes sortes de reliques et de souvenirs.

déclarent que les Turcs ne sont que d'anciens esclaves que les khalifes admirent à l'honneur de porter les armes, pour le Croissant. Il y a donc, là aussi, des orthodoxes et des hérétiques, et tous croient que la Caabah leur appartient.

La Caabah est bien plus ancienne que Mahomet lui-même. Et, fait curieux, les pèlerinages à la Caabah avaient lieu bien avant qu'il vécût. De tout temps, les poètes arabes vinrent régulièrement, chaque année, se livrer à des tournois de poésie, que l'on appelait des luites de gloire. On accourait, de toutes les villes, de toutes les oasis de l'Arabie, pour assister à ces concours merveilleux. Les poèmes couronnés étaient gravés en

cela, le Christ et la Vierge. La première fois que Mahomet vint prier dans la Caabah, il fut abreuvé d'outrages. Mais, plus tard, vêtu de sa robe verte et monté sur sa mule blanche, il vint en pèlerinage à la Caabah et détruisit toutes les idoles de ce temple.

Quand les Égyptiens reviennent de La Mecque, ils rapportent, à dos de chameaux, toutes sortes de reliques et de souvenirs : étoffes qui reproduisent les poèmes suspendus dans la Caabah, tombeaux de Mahomet en miniature, coffrets précieux renfermant quelques parcelles de terre sacrée.

Et les voilà certains d'aller au Paradis de Mahomet.

~ ROBERT DUNIER.

Les Petites Gaietés du voyage ~

Hôteliers Humoristes et Enseignes de fantaisie

Les observateurs ont fréquemment l'occasion, en voyage, de noter des enseignes amusantes à la devanture des boutiques, des plats bien étranges se réclamant de la cuisine française sur les menus ou même des « avis » libellés de la façon la plus fantaisiste.

Il suffit de passer la frontière pour trouver au Canada des enseignes et des pancartes rédigées en un français (?) plein d'humour. Que dites-vous de celles-ci notées à Montréal :

Artiste tonsural. — Arrêts des chars. — Il est prohibé d'outrepasser. — Groceries en gros et en détail. — Vente de moulins à coudre à des prix défiant toute compétition.

Mais à quelles expressions bizarres ne doit-on pas s'attendre du caractère français qui dit par exemple non *butin* pour désigner ses biens, meubles, immeubles, etc...

Ouvrez donc l'un des guides publiés par la Compagnie du chemin de fer Pacifique canadien, vous y trouverez quelques descriptions savoureuses. En voici une qui vante les beautés du Lac Supérieur :

« Le côté nord est un vrai paradis pour le chasseur et le pêcheur; on y voit une foule de lacs et de ruisseaux rapides dont les noms se traduisent par truites, et des truites de six livres s'il vous plaît. »

On a la traduction plutôt libre au Canada !...

De même encore, à propos des Montagnes Rocheuses :

« La géologie y est écrite aussi lisiblement que dans un livre. Ses procédés sont si évidents qu'on peut voir et entendre ces masses énormes sortir presque à angle droit... »

Voilà certainement un spectacle qui doit attirer bien des touristes. Pourtant les chemins de fer du pays ne semblent pas très sûrs si l'on en juge par cette perle trouvée un peu plus loin



LES PÈLERINS RETOUR DE LA MECQUE

C'est à la suite de ce cortège bizarrement composé que reviennent les pèlerins de la gare du Caire à leur domicile.

et toujours dans le même guide : « Le train grimpe, saute, se précipite par-dessus les barrières, dans la gorge du Frazer, par les plaines boisées de Burrard et, essoufflé, s'arrête à côté de l'immense paquebot blanc qui doit transporter le voyageur de l'autre côté de l'Océan. »

Après de telles acrobaties, on s'imagine facilement que le train puisse être essoufflé; mais je crois que c'est plutôt le narrateur qui s'est emballé dans le feu de sa description.

L'Amérique n'a pas le monopole de ces gaïetés.

Voici une remarquable enseigne cueillie sur la place de l'Église à Mailly-le-Château, dans l'Yonne :

*Auberge des Seigneurs,
A Mailly-le-Château.
On égorge les poulets,
On assomme les lapins,
On écaille les mulets,
On écartèle les grenouilles,
On écorche les anguilles.
Seuls, les clients
Sont bien traités.*

Les mauvaises langues du pays prétendent que l'aubergiste confond parfois les clients et les anguilles.

Autre enseigne lue sur la porte d'une boutique dans un petit bourg de Bretagne :

Mercerie

On lit et on écrit les lettres pour ceux qui ne savent pas. — Galette de blé noir tous les vendredis.

Voilà un commerçant bien universel. Mais que dire, en un temps où l'on s'élève avec énergie contre les vivisectionneurs de cette petite pancarte lue à la devanture d'un marchand de primeurs, à Mers-El-Kébir, en Algérie :

Lapins vivants au détail (!!!)

La liste pourrait s'allonger indéfiniment. Laissez-moi, pour terminer, vous citer encore un avertissement donné aux voyageurs par un hôtelier espagnol à Cadix. On lit dans chaque chambre sur le règlement collé à la porte :

« Les clients gravement malades sont priés d'avertir le patron. »

Cet Espagnol doit descendre indirectement de M. La Palisse.  CYRILLE VALDI

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs de « Llanos »

par
HENRY LETURQUE 

CHAPITRE XII (Suite.)

UN champ de manioc est là, des ouvriers en arrachent les racines.
« A qui cette plantation? interroge Fred.

— Caballero, répond l'un d'eux, on ne sait pas. Il y a quinze jours elle appartenait à la fille de don Cristobal, mais aujourd'hui elle est confisquée par El Rayo.

— Et la señorita, où est-elle?

— On la croit en Colombie; mais son oncle a été emmené par les Rojos. »

Plus loin, dans une plantation de caoyers, même question, même réponse.

Une plaine s'étend à perte de vue; des milliers de bœufs et de moutons y paissent sous la garde des pâtres à cheval.

« Ces troupeaux dépendent du domaine d'Orioul? » demande Fred à l'un des gardiens.

L'homme n'a pas le temps de répondre; un cavalier arrive à toute bride et appelle :
« Pepe! Miguel! Juan! Gil! hé! hé! hé! »

Vingt, trente, quarante pâtres arrivent au galop de leur monture et interrogent tous en même temps.

« Qu'y a-t-il, José? »

— L'oncle de la señorita a brisé la porte de sa prison et a été surpris par El Rayo au moment où il s'évadait. Les deux hommes, aussi forts l'un que l'autre, se sont empoignés à bras le corps et se sont noyés dans la rivière. On a vu leurs cadavres enlacés flottant sur l'eau.

— Tant pis pour l'oncle! » font les pâtres en chœur; mais...

Aucun d'eux n'ose achever sa pensée.

Le cavalier s'éloigne déjà pour porter la nouvelle plus loin.

« J'en sais assez pour aujourd'hui, » se dit Fred.

Il revient sur ses pas. A son arrivée au carbet, l'oncle de Gaspard vient au-devant de lui et, chapeau bas :

« Monsieur Alfred, sans vous, je serais mort dans la prison de San-Felipe; sans vous, les de Larance auraient été à jamais déshonorés, car, moi mort en ce pays, personne n'eût jamais pu prouver l'innocence de mon neveu, dont, sans vous, les ossements blanchiraient à cette heure dans les forêts de la Guyane; sans vous, la famille de Larance serait éteinte; voulez-vous permettre à son chef de vous serrer la main en attendant qu'il puisse remercier votre père et votre frère de ce qu'ils ont fait pour Gaspard, en attendant qu'il me soit permis d'aller présenter mes respectueux hommages à Mme votre mère, qui fut aussi celle de mon neveu? »

Les Séances de la Société de Géographie

Le chemin de fer Thiès-Kayes

M. le Dr D'ANFREVILLE DE LA SALLE, qui a longtemps séjourné au Sénégal et qui en a écrit une excellente description sous le titre de *Notre vieux Sénégal*, a donné devant la Société un tableau fort agréablement tracé du chemin de fer Thiès-Kayes, de sa voie et de ses stations, des phases de sa construction et des résultats de son exploitation.

Toute la région de l'Afrique que traverse la ligne est une vaste plaine de sable qui n'est coupée que d'un petit nombre de cours d'eau, le Sénégal au Nord, au Sud le Sine-Saloum, puis la Gambie. Dans ces vastes étendues, une seule culture, en dehors des cultures vivrières et du mil, occupe les habitants très clairsemés, celle de l'arachide.

On sait que cette légumineuse annuelle, dont la graine se présente sous l'aspect d'une sorte de tubercule, sert à de nombreux usages. On connaît ces graines sous le nom de cacaouètes et, dans plus d'un endroit, on en croque volontiers, comme une friandise. Mais on en fait aussi de l'huile et des savons très fins, voire même de l'huile... d'olive. L'arachide est un produit lourd qui risquerait d'être trop grevé par les frais de transport. Aussi, la construction de chemins de fer était-elle indispensable pour fournir des débouchés à ce produit.

Une ligne avait bien été construite du Niger au Haut-Sénégal, mais cette voie ferrée, qui desservait le Soudan septentrional, n'était pas reliée à l'Océan, sauf pendant les trois mois que le Sénégal est navigable. Il fallait donc faire un chemin de fer reliant Kayes, la dernière station de la ligne venue du Soudan, à Dakar, notre grand port de l'Ouest africain sur l'Atlantique. C'est dans ce but que fut entrepris le chemin de fer Thiès-Kayes.

La ligne, commencée en 1907, progresse assez lentement; elle n'a pas dépassé le kilomètre 200. Les plus grands obstacles à son avancement ont été le manque de pierre et d'eau. Les gares ont été construites dans la brousse déserte, de 27 en 27 kilomètres, c'est-à-dire d'heure en heure de trajet. Et en chacun de ces points, se sont élevés des baraquements, des maisons et des magasins, où, de décembre à avril, ne cessent de s'entasser de vraies montagnes d'arachides.  G. R.

Madame Massieu au Népal

Après avoir parcouru déjà des régions fort peu accessibles du Laos, des Indes et de l'Himalaya, Mme MASSIEU a voulu revenir dans les grandes montagnes du Nord de l'Inde pour y étudier des contrées qui gardent jalousement leur indépendance, telles que le Népal, le Sikkim et le Boutan. La distinguée voyageuse a donné à la Société de géographie un attrayant récit de son voyage au Népal.

Très peu d'étrangers peuvent pénétrer dans cet État, trois ou quatre privilégiés tout au plus chaque année, par faveur obtenue du maharajah par le gouvernement anglais. Mme Massieu put être de ce nombre.

De Simla, en 1908, elle alla visiter la région des sources du Sutledj. C'est au lac sacré de Manassarowar, dans le grand massif de la montagne de Khaïlas, que ce fleuve, comme l'a prouvé Sven Hedin, prend sa source. Au retour, elle rencontra cet explorateur qui, de puis trois ans, n'avait pas vu d'Européen.

Après avoir visité l'État de Kunowar, où se pratique la polyandrie, trois ou quatre frères ayant la même femme, Mme Massieu pénétra dans le Népal, où l'on accède par des passes de 2,500 mètres d'altitude.

La capitale, Katmandou, est très pittoresque avec ses maisons et ses palais aux façades en bois sculpté et aux toits surplombant. Mme Massieu admira beaucoup cette ville aux 600 temples et elle parla surtout de la grande pagode de Taléjou, la déesse mystérieuse du Népal, avec ses trois toits relevés aux angles et ses pointes de cuivre doré que l'on aperçoit au milieu des grands arbres. La ville compte 60,000 habitants. Le maharajah fit le meilleur accueil à la voyageuse française et lui fit passer en revue, dans une grande parade, ses 15,000 hommes de troupe, vêtus et armés à l'anglaise. Mme Massieu visita aussi Bhatyaon, ancienne capitale toute peuplée de temples, ornée d'un durbar, ou palais royal, avec une façade de bois admirablement sculptée. Enfin, elle se rendit à Patan, la plus pittoresque des trois capitales, où toutes les maisons sont sculptées et colorées de rouge et de bleus mêlés d'or.

En quittant le Népal, Mme Massieu obtint d'aller au Sikkim, mais en s'engageant à ne pas pénétrer au Tibet.  G. R.